



## La Bruyère et son époque : peinture des mœurs et exaltation du style

---

Papa Samba NDIAYE

Université Gaston Berger, Sénégal

[ndiayepapasamba5@gmail.com](mailto:ndiayepapasamba5@gmail.com)

**Résumé :** Nous proposons de déplier ici *Les Caractères* de La Bruyère. Dans cette optique, il appert de voir la forte implication de La Bruyère dans la peinture des mœurs, consubstantielles à son époque. Il ambitionne de révéler les ridicules et les injustices inhérents aux comportements humains. En outre, cette propension à décrire les caractères et les mœurs est sous-tendue par une esthétique efficiente, dont le dessein est de s'adapter aux sujets que l'auteur développe, mais surtout satisfaire aux exigences d'un public savant.

**Mots-clés :** mœurs, caractère, vice, vertu, style.

**Abstract:** This paper is a study of *Les Characters* by La Bruyère. It appears from this perspective a strong implication of La Bruyère in the portrayal of manners an integral part in his time as he seeks to reveal the ridiculous and the injustices inherent in human behavior. In addition, this propensity to describe features and mores in underpinned by an efficient comeliness, whose objective is to adapt to the issue the author comes up with, but also to meet the requirements of a learned audience.

**Keywords:** manners, character, vice, virtue, style.

### Introduction

La littérature du 17<sup>ème</sup> siècle est par essence humaniste. Elle s'ingénie à étudier l'homme dans son entièreté, mais aussi les problèmes chroniques de l'époque. Ainsi, La Bruyère, à l'instar de tous les moralistes classiques, s'efforce à corriger les défauts de ses contemporains. Il vise aussi à discerner chez eux des traits éternels de la nature humaine. Dès lors, son œuvre présente un intérêt historique et documentaire avec cette intention de cerner l'homme dans sa vérité universelle. Ainsi, l'étude des *Caractères* de Jean de La Bruyère, réactualisée dans le monde contemporain, revêt un intérêt certain en ce qu'elle permet de cerner les vices consubstantiels et éternels de l'homme. Elle extirpe l'homme fourvoyé dans les ténèbres en le rendant vertueux avec un idéal humain, celui de « l'honnête homme », vertu cardinale de l'esthétique classique. Par ailleurs, sa forte propension à peindre les mœurs est fortement stylisée. En effet, l'expression doit s'accorder aux sujets qu'il développe et au public auquel il s'adresse directement. Il recourt pour cela à une esthétique efficiente pour opérationnaliser sa vision particulière de la littérature. Dès lors, comment La Bruyère dépeint-il les mœurs tout en moralisant ses contemporains ? Sa vie du monde concorde-t-elle avec celle de son époque ? Comment s'appuie-t-il sur son art pour rendre compte de ses intentions idéologiques ? Afin de rendre intelligible cette problématique, nous adopterons une démarche analytique pour saisir la quintessence des *Caractères*.

## 1- La peinture des mœurs

A l'instar des grands moralistes de son époque comme La Rochefoucauld ou Molière, Jean de La Bruyère a profondément réfléchi sur les problèmes de son temps. Il s'efforce à traduire l'esprit du 17<sup>ème</sup> siècle avec une intensité sans commune mesure. Ainsi, dans la préface de son unique ouvrage *Les Caractères*, il explique le choix qui a été le sien d'écrire des remarques :

1-« *Ce ne sont point des maximes que j'aie voulu écrire, l'usage veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises ; quelques-unes de ces remarques le sont ; quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.10).

Ces constats s'appliquaient à la société dont La Bruyère fut un observateur remarquable. Il assume cette posture et l'annonce de manière solennelle dans la préface des *Caractères* :

2-« *Je rends au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de mon ouvrage. (...) Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui et s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche s'en corriger* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.12)

En vérité, l'auteur des *Caractères* atteint une vérité humaine de portée générale. Selon lui, la modération, le juste milieu, c'est la valeur essentielle, aux antipodes de la démesure qui est un vice incurable. Tomber dans l'outrance ne peut conduire qu'à des résultats déplorables, des comportements obsessionnels dont l'issue est un précipice affreux. Dans *Les Caractères*, La Bruyère multiplie les portraits de ces personnages soumis à des monomanies. Il en souligne avec vigueur les ridicules pour persuader ses lecteurs de ne pas les imiter. S'ils sont condamnables, c'est parce qu'en fait leur comportement remet fondamentalement en cause les règles de conduite indispensables au maintien d'une vie sociale : La Bruyère montre caricaturalement comment Ménalque, atteint d'une distraction malade, a perdu tout sens de la réalité :

3-« *Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. (...) Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces ; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.232)

Ce portrait offre le tableau des mœurs de la fin du 17<sup>ème</sup> siècle et sert de prétexte à une satire politique et morale. La Bruyère décrit un monde délaissé

par l'esprit, abandonné à la matière et voué à l'ostentation. Les comportements rapportés sont vicieux ou déficients, ils contreviennent à une faculté essentielle pour Descartes, celle de penser. Finalement, les hommes n'ont pas de caractères « *s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et ou ils soient reconnaissables* » (J. La Bruyère, 1976, p.20).

Ménalque est le modèle par excellence de l'égoïsme, cette incapacité foncière à sortir de soi. Il est inapte à s'abstraire des étroits intérêts qui sont les siens. Il ne voit que soit, tant et si bien que qu'il s'aveugle et se mutilé, s'enferme dans les automatismes de ses passions débiles, de son intérêt et de son naturel fondamentalement mauvais. Le constat est amer et lucide : c'est un homme sans cœur alors que c'est le cœur des hommes qu'il faudrait approfondir. Il faut, précise La Bruyère au sujet de l'homme « remonter jusqu'à la source de son dérèglement. »

Par ailleurs, Jean de La Bruyère avertit ses lecteurs sur les dangers des apparences et des fausses valeurs. Pour l'auteur des *Caractères*, les hommes essaient de donner d'eux-mêmes l'image la plus flatteuse, de se mettre en avant, de dissimuler leur véritable nature. Aucun domaine n'échappe à la puissance des apparences. La cour vit sous leur règne :

4-« *Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois, et jouer de caprice ; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des passions qu'on ménage bien, on va à dame, et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux. Les roues, les ressorts, les mouvements, sont cachés, rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et s'achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.191)

La Bruyère reprend ici l'activité critique et révoltée de ses prédécesseurs et contemporains, également exigeant à cet égard, mais aussi méprisants de « *ceux qui veulent soumettre leur vie à un modèle, ces cadavres* » (André Malraux, 1975, p.54).

Face à cette morale de parade, La Bruyère propose le modèle d'une société dans laquelle chacun pourrait se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul. Il prône l'idéal de l'honnête homme, flegmatique et qui sait rester fidèle à ses principes sans tourner le dos à ses principes.

Aussi La Bruyère, par le canal d'Acis, courtisan qui parle d'une manière obscure au point d'être incompréhensible, critique-t-il la préciosité. En effet, les Précieux, avec leur maniérisme et langage alambiqué, distillent un discours à la

limite inintelligible. Leur forte propension à se singulariser les rendait ridicules voire grossiers :

5-« *L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils faisaient au vulgaire l'art de parler de manière intelligible ; une chose dite entre eux peux clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il allait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et ou l'imagination a trop de part* » (J. La Bruyère, 1976, p.140).

Comme de La Bruyère, Boileau s'attache essentiellement à critiquer la préciosité. Il concilie la grandeur avec la simplicité, aux antipodes de l'esthétique « précieuse » :

Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse,  
Reste de ces esprits jadis si renommées  
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.  
De tous leurs sentiments cette noble héritière  
Maintient encore ici leur secte façonnrière.  
C'est chez elle toujours que les fades auteurs  
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.  
Elle y reçoit leur plainte ; et sa docte demeure  
Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.

(Nicolas Boileau, 1975, p.145)

Parallèlement à la critique des vices et ridicules des individus, La Bruyère se livre à une profonde analyse politique. Dans son chapitre « *Du Souverain et de la République* », il aborde la question de la tyrannie, du mécontentement populaire et des révolutions ; il s'entretient de l'intérêt et du mal nécessaire, de la guerre. Les questions de gouvernement, d'organisation politique et d'intérêt public sont légion :

6-« *Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir : il y'a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.216)

La Bruyère démontre que la tyrannie est la moins noble des façons de gouverner et que seuls des esprits grossiers se complaisent dans une politique de raffinement qui répand volontiers le sang de ceux qui deviennent des obstacles à leurs ambitions. Il condamne la maxime romaine « panem et

circenses<sup>1</sup>» qui consiste à faire du métier de gouvernement un effort de contentement social. L'auteur des *Caractères* montre que la politique ne se réduit pas cela et que cette façon d'endormir le peuple ne peut que donner lieu à un réveil brutal des moins privilégiés : « *Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend par où le calme peut y entrer ; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.214).

Le scepticisme et l'indifférence de La Bruyère à l'égard de la tyrannie ne traduisent pas sa volonté de se débarrasser du prince despote, mais de le ramener à la vertu. C'est bien la position du réformiste. Il commence son chapitre sur le Souverain par un exemple négatif et par la condamnation du tyran sur un ton sarcastique. Naturellement, le moraliste ne vise personne, ni aucun pays : il est question du souverain en général: « *Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.285). Nous sommes tentés de croire que c'est un conseil que La Bruyère donne avec subtilité au Souverain, pour que celui évite le despotisme.

En revanche, il faut souligner que le regard de l'écrivain n'est pas toujours critique. Il prend dès fois la défense des moindres maux qui « *étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicioeux dans leurs suites et dans la pratique qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable* » (Jean de La Bruyère, 1976, p.217).

Il prend le parti du bon roi, qu'il définit comme celui qui porte une particulière attention aux moindres besoins du peuple, qui a le caractère semblable à l'attention d'un bienveillant père pour sa progéniture. Ainsi, selon La Bruyère : « *Nommer un roi Père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son non, ou faire sa définition* » (J. La Bruyère, 1976, p.220).

Il appert de noter que, Jean de La Bruyère, témoin de son temps, s'est attaché à assainir les mœurs avec une analyse sociologique, politique et anthropologique sans commune mesure. En vérité, son principal dessein est de secouer la torpeur d'une société française complètement à la dérive.

## **2-Les caractères ou « l'esthétique du plaisir »**

Buffon déclarait avec pertinence : « *Le style, c'est l'homme* ». Cette assertion trouve tout son sens chez La Bruyère. En vérité, l'auteur des *Caractères* accorde au style une importance particulière. Pour lui, tout a été dit par les Anciens qui ont atteint le sommet de la perfection :

7-« *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est*

---

<sup>1</sup>Il s'agit d'une expression latine utilisée dans la Rome antique. L'expression dénonce l'usage délibéré fait par les empereurs romains de distributions de pain et d'organisation de jeux dans le but de flatter le peuple afin de s'attirer la bienveillance populaire.

*enlevé ; l'on ne fait que glaner après les Anciens et les habiles d'entre les Modernes »* (J. de La Bruyère, 1976, p.65).

Il renchérit :

8-« *Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres penseront après moi ?* » (J. de La Bruyère, 1976, p.83).

Il faut les imiter sans pour autant être servile, c'est-à-dire se renier. Selon Faguet : « *Il (La Bruyère) usa d'un style très nouveau pour ne rien dire de très nouveau* » (Emile Faguet, 1984, p.492). En vérité, dans *Les Caractères*, La Bruyère a volontairement renoncé à un plan logique, pour adopter, un peu à la manière de Michel de Montaigne, une écriture impressionniste, tributaire de ses centres d'intérêt et préoccupations. Ainsi cette forme convenait-elle à la fois à des lecteurs peu enclins à une lecture continue, et à la peinture des caractères, sujet ondoyant s'il en est. La recherche de la variété va dans le même sens : portraits, maxime, réflexions, récits, descriptions se succèdent. Tantôt, la brièveté et la concision sont règle, tantôt, la phrase se fait plus ample. Ainsi, tout le génie de La Bruyère se ramène à cette façon si neuve et originale de voir et de faire voir la problématique si ancienne de la relation entre les mœurs effectives qu'ils professent. Le langage de La Bruyère détient une fonction idéologique dans la mesure où il incarne dans ses structures et illustre dans son déploiement la vérité suivante : « *L'homme n'est plus la manifestation d'une essence interne* » (Ludwig Feuerbach, 1978, p.101). Cette formulation a le mérite de jeter un vif éclairage sur le sens social et la portée morale de la prépondérance des portraits négatifs de La Bruyère, qui tendent tous à illustrer une même fonction : qu'il s'agisse des Sannions, de Giton, de Narcisse ou de tel autre. Certains des personnages de La Bruyère agissent comme si leur caractère n'était plus que la somme de leurs possessions, des modes qu'ils honorent, des idoles humaines et matérielles qu'ils adorent.

Par ailleurs, l'art d'écrire se révèle essentiel pour La Bruyère. Mais, pour lui comme pour Boileau (Roland Barthes, 2002, p. 470), c'est un métier qui s'apprend, une technique qu'on doit dominer. Pour y parvenir, chacun s'oblige à un certain nombre d'impératifs que l'on trouve sous la plume de la plupart des auteurs classiques : la simplicité, le naturel, la clarté. La Bruyère estime également qu'il faut penser juste et mettre sa pensée au service de la morale : celui qui écrit doit s'efforcer de moraliser :

9-« *Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. (...) Il semble que le roman et la comédie pourraient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles. L'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si*

*parfaits caractères, que quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre faiblesse » (Jean de La Bruyère, 1976, pp. 52-53)*

Ce but, il convient de l'atteindre pour le public de son temps, mais plus encore pour la postérité. Il faut donc abandonner toute vanité littéraire, ne pas être à l'affût du succès immédiat qui donne la notoriété, et qui est souvent lié au scandale ou à la mode :

10-« *On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique, que la barbarie avait introduit pour les palais et pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même, on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et s'il peut, surpasser les Anciens que par leur imitation. L'on devrait aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer. Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage est un pédantisme. Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages » (Jean de La Bruyère, 1976, pp. 15-16)*

En écrivain qui pense dans l'optique, non pas de dire sa pensée, La Bruyère se contente, selon Roland Barthes de « désigner le monde comme le répertoire de signes dont on ne dit pas ce qu'ils signifient » (Roland Barthes, 2002, p.476). Le lecteur admire la variété, la technicité de cette écriture, il se délecte du mot juste et du trait piquant. Et pourtant, au-delà de ce proto-réalisme tant vanté, il est sensible à des dissonances stratégiquement mises en place, qui viennent par-ci par-là ponctuer le déroulement de cette parole :

Un portrait de La Bruyère, en fait, a une structure éminemment métaphorique ; La Bruyère choisit des traits qui ont même signifié et il les accumule dans une métaphore continue, dont le signifié unique est donné à la fin ; voyez par exemple, le portrait du riche et celui du pauvre à la fin du chapitre « Des Biens de fortune » : en Giton et à Phédon s'énumèrent, à un rythme serré, tous les signes qui font de lui un riche ; en Phédon, tous ceux du pauvre ; on voit ainsi que tout ce qui arrive à Giton et à Phédon, quoique apparemment raconté, ne relève pas à proprement parlé de l'ordre du récit ; il s'agit seulement d'une métaphore étendue, dont La Bruyère a donné lui-même très pertinemment la théorie, lorsqu'il dit de son Ménalque que « ceci est moins un caractère qu'un recueil de faits de distraction ; entendez par-là que toutes les distractions énumérées ne sont pas réellement celles d'un seul homme, fût-il fictivement nommé, comme cela se produirait dans un récit véritable ; mais qu'il s'agit plutôt d'un lexique de la distraction dans lequel on peut choisir « selon son goût le trait le plus significatif . On approche ainsi, peut-être, de l'art La Bruyère : le « caractère est un faux récit, c'est une métaphore qui prend l'allure d'un récit sans le rejoindre vraiment.

(Roland Barthes, 2002, p.474)

Quelles que soient les idées exprimées par La Bruyère, elles sont rehaussées d'un style extrêmement personnel, varié et travaillé. Il ne s'agit plus seulement pour l'auteur d'énoncer limpide ce qu'il conçoit, il faut encore donner à la maxime et au portrait un tour vif, piquant et original. Chez La Bruyère, écrit Sainte-Beuve, « *l'art est grand, très grand ; il n'est pas suprême, car il se voit et se sent* » (Sainte-Beuve, 1976, p.46).

N'importe, c'est un art accompli, et d'autant plus intéressant à étudier qu'on peut en analyser les procédés. L'auteur connaît admirablement sa rhétorique et en exploite toutes les ressources créatrices : parallèles, apologues, énigmes ; le trait dominant autour duquel s'organise le caractère est indiqué soit au début ou à la fin. Peignant les hommes de l'extérieur, La Bruyère emploie une langue pittoresque, réaliste ; il choisit toujours le terme propre et use volontiers du terme technique. Il est extrêmement sensible à la saveur du mot, c'est à cet effet que Taine déclare :

Son talent consiste principalement dans l'art d'attirer l'attention... Il ressemble à un homme qui viendrait arrêter les passants dans la rue, les saisirait au collet, leur ferait oublier leurs affaires et leurs plaisirs, les forcerait à regarder à leurs pieds, à voir ce qu'ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir, et ne leur permettrait d'avancer qu'après avoir gravé l'objet d'une manière ineffaçable dans leur mémoire étonnée.

(Hyppolite Taine, 1967, p.347)

Nonobstant sa propension pour le style exquis, La Bruyère verse souvent dans le burlesque. Et selon Robert Garapon, l'auteur des *Caractères* prolonge ainsi Scarron, mais qui, par sa volonté de démystification, annonce ainsi les écrivains du 18<sup>ème</sup> siècle :

Comme Scarron et ses émules, notre auteur a un faible pour tout ce qui touche au travestissement, et cette recette burlesque lui sert beaucoup, à n'en pas douter, pour égayer son tableau. Nous l'avons dit, plus il va, et plus il aime à donner aux scènes dont il est le spectateur une couleur empruntée à la vénérable antiquité. (Il y a dans *Les Caractères* quelque chose qui annonce les anachronismes amusants du théâtre de Giraudoux.<sup>2</sup>) Mais voici, à l'inverse, qui devance Dufresny et ses amusements sérieux et comiques et le Montesquieu des Lettres : en deux ou trois passages, La Bruyère décrit les habitudes de la ville ou de la cour comme pourrait le faire un voyageur étranger.

(Robert Garapon, 1978, p.176)

Styliste hors pair, Jean de La Bruyère a su, dans ses *Caractères*, rehausser l'expression de la langue à un niveau jamais égalé. Avec Nicolas Boileau, ils

---

<sup>2</sup> Jean Giraudoux situe durant l'Antiquité l'action de certaines de ses pièces comme *Amphitryon* 38 ou *La Guerre de Troie* n'aura pas lieu, mais y introduit volontairement les traits de son époque.



deviennent les gardiens du temple de la langue française grâce à leur propension pour le naturel et l'original.

### **Conclusion**

Moraliste convaincu, dans la lignée de La Rochefoucauld, Jean de La Bruyère a été un acteur incontournable dans la peinture des mœurs du « grand siècle ». *Les Caractères*, son unique œuvre, s'inscrit dans une logique didactique, tributaire de la tradition morale. Ils analysent transversalement la dimension ontologique de l'être qui oscille entre vices et vertus dans un souci de rendre l'humain meilleur. Par ailleurs, Jean de La Bruyère considère le style comme un principe sacro-saint qui doit sous-tendre son idéologie. Il est presque obnubilé par la correction de la langue collective. Cette orientation s'appuie fondamentalement sur un principe de base, l'indexation de l'écriture sur le modèle de la conversation élégante, en parfaite conformité avec les principes directeurs de l'écriture classique. Cette étude permet de déceler les deux traits définitoires de l'écriture de Jean de La Bruyère. D'une part elle montre l'ambitieux projet de l'auteur des *Caractères* qui se propose la sacerdotale mission de forger l'idéal de l'honnête, imbu de vertus cardinales. D'autre part, cet article révèle aussi la primauté du style littéraire sur toutes les autres considérations. C'est en cela que nombre d'écrivains ont suivi le chemin stylistique tracé par La Bruyère : depuis Marivaux jusqu'à Proust et André Gide, en passant par Balzac.

### **Références bibliographiques**

- Barthes Roland, *Œuvres Complètes*, Paris : Seuil, 2002.
- Boileau Nicolas, *Satire, Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard, 1975.
- Faguet Emile, *Dix-septième siècle*, Paris : SEDES, 1984.
- Feuerbach, Ludwig, *L'Essence du christianisme*, Paris : A. Lacroix, 1978.
- Garapon Robert, *Les Caractères de La Bruyère, La Bruyère au travail*, Paris : SEDES, 1978.
- La Bruyère, Jean de, *Les Caractères*, Paris : Gallimard, 1976.
- Malraux André, *La Voie royale*, Paris : Gallimard, 1975.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, *Etude sur La Bruyère*, Paris : Gallimard, 1976.

Taine Hyppolite, *Essai et Critique d'histoire*, vol1, Paris : Classiques Garnier, 1967.